

*Me voilà mort et enterré comme si j'avais vécu.*

C'est une belle journée d'automne ; les arbres épandent leur feuillage sur la pelouse ; des pensionnaires emmitoufflés progressent à pas lents le long des allées goudronnées, amassant et roulant des feuilles mortes entre leurs pieds ; une ambulance accompagne un nouvel arrivant à son ultime résidence ; assis au côté d'Alzheimer, les bras déployés en accolade sur le dossier du banc, un petit sourire d'aise planant comme une mouette au vent, je respire

l'air frais du parc des *Jours heureux*. Passant au ralenti, une serviette-éponge autour du cou, Bébel exécute son petit footing matinal, étonnamment bronzé dans son survêtement blanc. D'une foulée rachitique, très économe, il fait un aller-retour entre la Maison et l'entrée de la propriété. « C'est la forme, Bébel? – On maintient le cap ! »

Au bout de l'allée principale se dresse la Maison, vaste bâtisse de deux étages, de construction récente, aux allures de chalet suisse avec ses balcons en lambris. Au rez-de-chaussée, de larges baies vitrées coulissantes, ornées de tentures fleuries montées sur rails, s'ouvrent sur le réfectoire. Une plaque en marbre annonce à l'entrée : *Les Jours heureux Maison de retraite privée*. Un parking intérieur permet aux visiteurs de se garer au plus près. L'ensemble dégage une impression de saine quiétude et d'efficacité.

Je me tourne vers Alzheimer à ma droite, qui semble fixer un point dans l'espace, l'air concentré, les sourcils froncés :

– Où en étions-nous, Al' ?

Al' ne réagit pas, est resté bloqué sur une séquence qui monopolise toute son attention.

– Ah oui, mes dix-huit ans !

Soudain intrigué, Al' se tourne à son tour vers moi :

– Mais vous habitez où ?

– J'y viens, Al', j'y viens.

À dix-huit ans, j'estimais que j'avais expérimenté tout ce qui, *grosso modo*, constitue une vie ordinairement remplie, de l'amour au travail, de l'idéal à l'ambition, de la déception à l'ennui. J'avais connu, sous forme d'échantillons puérils, certes, mais significatifs, les joies et les désillusions de l'existence, qui me donnaient un aperçu que je jugeais suffisant. Je pensais que la vie, telle qu'elle s'impose grossièrement, ne me réservait plus aucune surprise « surprenante » qui aurait pu valoir d'espérer. Je décidai de vivre résigné, sans

autre prétention, et de me préparer à ce qui devait advenir. « Mais vous habitez où ? »

Donc, un beau jour, je me rends à la Caisse d'épargne avec mon livret patiemment garni par mes parents depuis ma naissance. « Vous habitez à la Caisse d'épargne ? » Je présente mon livret et ma carte d'identité au guichetier et lui dis que je désire débloquer mon argent. C'était mon droit, j'étais majeur, à présent. Le type vérifie mes papiers, tapote sur le clavier de son ordinateur et me remet le solde de mon compte avec une certaine satisfaction professionnelle, heureux de rendre service à un jeune qui débute dans la vie, et une dose de cérémonie ad hoc. J'empoche le chèque et vais directement à la banque le déposer. Ensuite, je me rends à la mairie. Là, je demande à voir la personne qui s'occupe des concessions funéraires. Ainsi, à l'âge où la plupart des jeunes se paient leur première voiture, j'avais décidé d'acheter ma tombe. Je voulais marquer ma vie d'une pierre.

Je me retrouve face à une employée médusée qui n'en croit pas ses oreilles. Elle me demande mon âge, s'étonne encore, essaie de me raisonner : « Il y a autre chose à faire, à votre âge, vous avez le temps d'y penser, vous avez toute la vie devant vous... Vous n'êtes pas malade ? » Non, j'étais en pleine forme, sain de corps et d'esprit, la rassuré-je. « Vous êtes certain de ce que vous faites ? », insiste-t-elle. On commence à remplir les papiers, elle me regardait d'un drôle d'air par-dessus ses lunettes, visiblement perturbée ; je lui souriais aimablement. « Vous voulez un caveau familial ou une concession individuelle ? » Je n'avais pas réfléchi à la question. Il était à peu près sûr que je me marierais d'ici quelques années, comme tout le monde, que j'aurais des enfants, si tout allait bien, mais de là à prévoir aussi leur tombe... Après un instant de réflexion, j'optai finalement pour une concession individuelle, n'anticipons pas trop. « Perpétuelle ou temporaire ? – Perpé-

tuelle.» Elle consulte un registre, une sorte de cadastre mortuaire, de grand livre de comptes, et note un numéro d'emplacement. Je lui demande s'il est possible de se rendre sur place pour juger du lieu, de la situation de ma future sépulture. Désespérée, elle me répond dans un soupir que l'attribution des concessions se fait d'office, selon un ordre établi, et elle me montre sur le registre le plan d'occupation du cimetière, pointant du doigt les deux mètres carrés qui me reviennent. Je signe les documents et verse un acompte en attendant de régler la facture, qui me parviendra par courrier. Je la remercie bien et vais pour la saluer : elle me tend une main triste, cadavérique, sans vie. Elle avait l'air complètement abattue, démoralisée, la pauvre ! Ma visite lui avait fait de l'effet. Alors que je sortais de son bureau, elle me lança : « J'ai un fils de votre âge. » Je lui adressai un dernier sourire et la quittai pour aller dans un magasin de pompes funèbres. « Mais vous habitez où ? »

Sans vouloir faire de mauvais esprit, honnêtement, le type des pompes funèbres ressemblait plus à un boucher qu'à un croquemort. Le teint rouge bon vivant, un embonpoint indécent, une jovialité mal à propos, du genre « Qu'est-ce qu'on vous sert ? », qu'il s'efforçait de réfréner tant bien que mal. « Monsieur ? », en affectant un ton de condoléances, le couteau à la main. Je lui expose mon cas et, en bon commerçant, il s'étonne à peine : « Vous avez raison, il n'est jamais trop tôt pour y penser. » Je lui dis que j'aimerais orner au plus vite ma sépulture d'une pierre tombale pour concrétiser la chose. Il me regarde d'un air suspect : « Vous ne comptez pas vous... » Non, pas du tout, je n'envisage aucunement de mettre fin à mes jours, ce n'est pas dans mes intentions, au contraire, je veux vivre tout mon dû. Il était rassuré. « Nous avons quelques modèles en exposition, ou bien sur catalogue. » Je fais un petit tour dans la boutique, passant en revue les différents

marbres et granits, appréciant au passage du plat de la main le poli d'une dalle ou la courbe d'une stèle. Je voulais quelque chose d'ordinaire, sans originalité ni effet esthétique. Une tombe. J'en trouvai une, remise dans un coin du magasin, qui me semblait convenir : un marbre gris clair avec une stèle carrée, le modèle basique. Le type parut déçu par mon choix, sans doute aurait-il préféré que je choisisse une pierre plus travaillée pour faire honneur à son art. « Bien, monsieur, comme vous voudrez. » Il m'explique qu'il faut d'abord attendre que ma concession soit enregistrée avant d'entreprendre quoi que ce soit : « De toute façon, rien ne presse, n'est-ce pas ? » Il s'occupe de tout et me recontacte. « Je vous souhaite une bonne journée, monsieur ! »

Voilà comment, à dix-huit ans, j'ai acheté ma tombe. « Mais vous habitez où ? »

Il est midi. La cloche des *Jours heureux* retentit dans la cour, qui sonne l'heure du déjeuner.

– Allez, viens, Al', on va bouffer.

J'aide Alzheimer à se lever et gagne le réfectoire en compagnie des autres pensionnaires, du même pas lent et compté que j'ai fini par adopter pour ne pas arriver toujours le premier.

Le réfectoire est une grande salle lumineuse qu'on a pris soin de distinguer d'une cantine industrielle par des aménagements chaleureux tout en gardant un aspect pratique. Le sol reste carrelé et facile d'entretien, mais on a choisi un carrelage à damier noble et avenant, sans le côté hygiénique agressif. Des tables en bois rondes disposées sans ordre, avec un large passage entre chacune, préservent l'intimité des tablées. Des plantes vertes naturelles dopées à l'engrais égaient çà et là dans des potiches le réfectoire. D'élégants lustres suspendus donnent à la salle à manger un côté salle de bal, que, du

reste, elle devient en certaines occasions. Des haut-parleurs intégrés au décor diffusent une apaisante musique d'ambiance pendant les repas.

J'accroche ma veste dans le vestibule à un portemanteau, au milieu des écharpes tricotées et des bonnets de laine, des casquettes rugueuses et des manteaux fourrés aux poches bourrées de mouchoirs humides et, pendue à une patère, la serviette-éponge de Bébel. Les infirmières ont descendu au préalable les « semi-valides » pour éviter tout bouchon, et ils attendent hargneusement à leur place que le service commence – « Pourquoi on nous a fait descendre si tôt ? » Des retardataires arrivent au guidon de leur déambulateur, dodelinant de la tête et avançant en terrain miné un chausson après l'autre. Chef est déjà installé, les deux poings sur la table, bien campé sur sa couche d'incontinent, murmurant ses éternelles doléances. Je m'assois à ma place attitrée, respectant

l'ordre consacré pour ne pas contrarier les habitudes de mes compagnons de table. Peu à peu, le réfectoire se remplit. Un brouhaha bougon envahit la salle, rythmé par les roulements de couverts impatients des parkinsoniens. Perdus, les « Alzheimer » cherchent encore leur place.

Autour de la table, dans le sens des aiguilles d'une montre, figurent Bébel, le teint splendide (78 ans) ; Le Marec et sa femme Alice, fraîchement permanentée et colorée en violet améthyste après le passage du coiffeur (82 et 79 ans) ; Marguerite, dite, en coulisses, le Milliard, à cause de sa légendaire fortune (86 ans) ; Chef, ancien cuisinier et athlète de lutte gréco-romaine (90 ans) ; Jean, homme discret et souriant, qui ne se remet pas de la mort de sa femme (76 ans) ; et Clarisse, très portée sur la chose, ne manquant jamais une occasion de soulever ses jupes et de tâter de la braguette (80 ans). Évidemment, je détonne un peu avec mes trente-cinq ans.

Malgré la différence d'âge – toute formelle –, j'ai su m'intégrer et me faire accepter sans trop de difficulté, jouant de courtoisie et de docilité, et, aujourd'hui, je suis considéré par tous comme un pensionnaire à part entière.

Il fallut pour cela d'abord convaincre le directeur, M. Révelli, dans un premier temps, que je n'étais pas fou – « Mais c'est dans un asile que vous devriez vous faire interner, mon vieux ! » –, ce qui ne fut pas évident ; dans un deuxième temps, de bien vouloir me prendre à l'essai, à titre exceptionnel, moyennant majoration du tarif en vigueur, ce qui fut, à ces derniers mots, plus facile à faire admettre. La période d'essai s'avéra concluante. Je me montrai un pensionnaire exemplaire, abstraction faite de mon âge, discret et calme, valide, se pliant sans rechigner à la vie de la Maison, en somme, comme M. Révelli aurait souhaité qu'ils fussent tous. Aussi je fus adopté, sans que mon statut soit jamais officiellement

défini. On m'autorisa à rester, avec toujours la possibilité de me demander de quitter les lieux dans l'heure qui suit.

Le personnel me prit d'emblée pour un cinglé et s'inquiéta de ma présence. Je remettais en cause la vocation des *Jours heureux* et on délégua des représentants auprès du directeur. Monsieur Révelli expliqua le caractère exceptionnel de l'affaire et demanda aux employés de me considérer un peu comme l'idiot de la maison – « Enfin, vous voyez ce que je veux dire » –, l'animal curieux, le jardinier, le fou du village, le tendre pas méchant – « Un peu de pitié, enfin ! ». Il rassura tout le monde, mon cas était un cas unique, il ne peut pas y avoir plusieurs idiots. Les délégués acceptèrent de tenter l'expérience et l'ensemble du personnel s'efforça de voir en moi un simple d'esprit, un gentil farfelu adopté par la Maison. On me traita comme tel et on me prit en amitié – « Alors, Antoine, ça boume ? ».